

PARTIE FRANCAISE.

L'ETUDE DES LANGUES MORTES CONTRIBUE-T-ELLE PLUS
AU DEVELOPPEMENT DE L'INTELLIGENCE QUE
L'ETUDE DES LANGUES VIVANTES ?

Ma première pensée, en abordant cette question, a été de tâcher de rappeler à mes souvenirs des exemples vivants, dont la conduite générale, plus ou moins intelligente, pût venir à l'appui de la thèse que je veux appuyer. Eh bien ! sans sortir du Canada, je mets en scène le Dr. —, un savant de premier ordre—ferré à glace sur le latin et le grec—bondissant lorsqu'il entend un étudiant faire une fausse quantité, s'absorbant, même au milieu de ses classes, dans la considération d'une particule, ou d'un cas inusité, suggérant des corrections dans le texte, évidemment incomplet ou mutilé, de ses auteurs favoris ; un homme qui considère que c'est une obligation morale, surtout pour les étudiants en théologie, de devenir non-seulement de profonds latinistes, mais encore des hellénistes et des hébraïstes ; un professeur qui, pour préface de chaque traduction ou analyse d'Horace, de Virgile, d'Homère ou d'Euripide, fait un petit discours, pour bien impressionner sa classe, 1o. de l'excellence des classiques grecs et latins, 2o. de la discipline fortifiante que leur étude procure à l'intelligence, et enfin, de leur absolue nécessité pour bien posséder une connaissance pratique de notre propre langue. Vous ne pourriez trouver un partisan plus sincère de l'éducation classique. Quand il va à la promenade, c'est avec le Testament grec dans une poche de son surtout, et quelque auteur latin ou grec dans l'autre pour conserver l'équilibre. En conversation, il décoche des citations de ses illustres favoris, sans pédanterie aucune pourtant. On voit qu'il se pense toujours à Athènes ou à Rome, et qu'il ne serait que peu surpris de rencontrer Platon au tournant du chemin, causant avec Alcibiade, ou Virgile et Horace, tringuant ensemble à l'honneur d'Auguste ou de Mécène. Certes si l'étude des langues mortes développe remarquablement l'intelligence, le Dr. — doit en avoir une des plus gigantesques. Eh bien, non. Dans la plupart des rapports de la vie de tous les jours notre savant n'est encore qu'un grand enfant. Les problèmes de linguistique, dans lesquels il est constamment absorbé l'ont rendu plus distrait que le Ménalque de La Bruyère, qui oublia le jour de ses noces qu'il avait épousé Mlle. Garnier, "jusqu'à ce que le soir, retournant chez lui à son ordinaire, il fut surpris de n'y point trouver ses valets de chambre qu'il apprit être allés mettre sa toilette chez sa nouvelle femme, ce qui le fit ressouvenir de la cérémonie du matin."

On a vu le Docteur — entrer chez un libraire par un jour de pluie, déposer son parapluie dans un coin et son chapeau sur le comptoir, puis, ses emplettes finies, sortir tête nue et marcher, sous une pluie battante, du côté de la maison, jusqu'à ce qu'un passant charitable, qui le connaissait, lui fit apercevoir son oubli. Un jour d'hiver il

descend en traîneau visiter un ami ; il s'en va à pied, la visite finie, et ce n'est que quand sa femme lui demande ce qu'il a fait de son équipage qu'il se souvient de l'avoir laissé sur la rue, une demi-lieue de chez lui. Il invite sa classe à une petite soirée, à date fixe, oublie son invitation, jusqu'à ce que ses étudiants, accompagnés de quelques jeunes demoiselles, envahissent sa maison. Il me serait facile d'ajouter vingt autres faits semblables sur son compte ; mais je craindrais de vous ennuyer. L'exemple donné introduit ma première proposition qui est celle-ci :

1o. L'étude approfondie des classiques ne peut, en général, être poursuivie qu'au détriment *des connaissances pratiques de la société et de la vie humaine, qui doivent guider notre conduite journalière.*

Vous trouverez qu'il est fort rare de voir, à son aise, dans une société mixte, un homme qui a fait une spécialité de l'étude des classiques. Mettez-le avec des savants comme lui, oh ! alors c'est tout autre chose. La conversation ne languira pas. Mais malheureusement ou non, les savants dans la société sont plutôt l'exception que la règle, et il n'y a pas beaucoup de savants qui ont le talent de se laisser enseigner patiemment des choses, qu'ils savent à fond, par ceux qui les ignorent. Et c'est pourtant un peu là que se trouve l'art de se rendre agréable en compagnie. Je me rappellerai toujours avec regret, à cause du temps perdu, les longues heures qu'un de nos professeurs fit passer à ses élèves à scander les Eclogues et l'Inéide. A quoi bon ? Si, au lieu de cet exercice inutile, on nous eût donné quelque idée de chimie pratique, de botanique, ou de mécanique, cela nous eût profité mille fois plus par la suite. Je sais qu'il y a de brillantes exceptions. Le nom de Gladstone nous vient naturellement à la mémoire. Mais il n'y a pas beaucoup de Gladstones dans le monde. Il y a peu d'hommes aussi dépourvus de ressources, "helpless," comme disent les Anglais, que le savant dont les classiques ont été le pain quotidien. Devant les réalités de la vie, il est comme un enfant abandonné. Jean-Jacques Rousseau avait tombé juste, lorsqu'il recommanda dans "l'Emile" d'enseigner un métier quelconque comme partie de l'éducation.

2o. J'affirme qu'une étude approfondie des classiques ne contribue *que peu* au bien de l'humanité.

On raconte qu'un professeur allemand, avant d'expirer, disait à son neveu : "J'ai passé ma vie à approfondir mes connaissances sur l'emploi du "Suffix homérique," ne suis pas mon exemple, étudie plutôt l'usage du datif."

Laissant de côté le sarcasme de cette anecdote, je demande quels sont les avantages, pour l'humanité, d'une étude générale des classiques dans nos universités ? Ce n'est pas qu'on découvre quelque chose de nouveau dans les anciens auteurs. Tout ce qu'ils nous ont laissé, histoire, philosophie, science et poésie, a été traduit et retraduit. J'accorde volontiers qu'une traduction ne vaut jamais